

L'ardeur (Recueil : *Le cœur innombrable*, 1901)

Anna De Noailles



Rire ou pleurer, mais que le cœur
Soit plein de parfums comme un vase,
Et contienne jusqu'à l'extase
La force vive ou la langueur.

Avoir la douleur ou la joie,
Pourvu que le cœur soit profond
Comme un arbre où des ailes font
Trembler le feuillage qui ploie ;

S'en aller pensant ou rêvant,
Mais que le cœur donne sa sève
Et que l'âme chante et se lève
Comme une vague dans le vent.

Que le cœur s'éclaire ou se voile,
Qu'il soit sombre ou vif tour à tour,
Mais que son ombre et que son jour
Aient le soleil ou les étoiles...

La rose

(Recueil : *Contes et poésies*, 1863)

Louise Ackermann



À Madame M.
Quand la rose s'entr'ouvre, heureuse d'être
belle,
De son premier regard elle enchante autour
d'elle
Et le bosquet natal et les airs et le jour.
Dès l'aube elle sourit ; la brise avec amour
Sur le buisson la berce, et sa jeune aile
errante
Se charge en la touchant d'une odeur
enivrante ;
Confiante, la fleur livre à tous son trésor.
Pour la mieux respirer en passant on s'incline ;
Nous sommes déjà loin, mais la senteur divine
Se répand sur nos pas et nous parfume encor.

Ardeur des sens, ardeur des cœurs...

(Recueil : *Les heures d'après-midi*, 1905)

Émile Verhaeren



Ardeur des sens, ardeur des cœurs, ardeur des
âmes,
Vains mots créés par ceux qui diminuent l'amour ;
Soleil, tu ne distingues pas d'entre tes flammes
Celles du soir, de l'aube ou du midi des jours.

Tu marches aveuglé par ta propre lumière,
Dans le torride azur, sous les grands cieus cintrés,
Ne sachant rien, sinon que ta force est plénière
Et que ton feu travaille aux mystères sacrés.

Car aimer, c'est agir et s'exalter sans trêve ;
O toi, dont la douceur baigne mon cœur altier,
A quoi bon soupeser l'or pur de notre rêve ?
Je t'aime tout entière, avec mon être entier.

La violette

(Recueil : *Grains de mil*, 1854)

Henri-Frédéric Amiel



Douce violette,
Vierge humble et discrète,
Fille de nos bois,
Dis-moi dans quels songes
Ainsi tu te plonges
Sans joie et sans voix ?

— Sans voix, non sans joie,
Car Dieu m'en envoie :
J'écoute un oiseau ;
Son chant me fait fête,
Et moi, fleur muette,
Je me dis : c'est beau !

L'Ardeur
Sophie Nauleau



Il est des mots qui jamais ne renoncent.
Des mots toujours fervents.
Rarement érodés.
Des mots droit devant, par-delà l'encoignure
des siècles.
Des mots d'entrain, d'élan, de vie.
Des mots tocsins qui se jouent des tourments.
Des mots de plein cœur qui battent dans le
sang.
Des mots de plein vent qui affolent les voiles.
Des mots qui enjoignent, qui affament et
ravissent.
Des mots jamais avarés.
Des mots toujours brûlants.
Des mots à la hauteur des temps.
L'ardeur est de ceux-là dont l'énergie durable
peut se dire dans toutes les langues de la
terre.
Des années que le « Printemps des Poètes »
attise la flamme par-delà les saisons.
Des millénaires que les Védas célèbrent ce
plein soleil.
2018 raisons de se vouer à cette vitalité
poétique.
À cette vigueur communicative.
À cette chance du poème qui ne manque pas
d'audace.

La tulipe (Recueil : Poésies diverses)
Pierre Corneille



Madrigal Au soleil.

Bel astre à qui je dois mon être et ma beauté,
Ajoute l'immortalité
A l'éclat non pareil dont je suis embellie ;
Empêche que le temps n'efface mes couleurs :
Pour trône donne-moi le beau front de Julie ;
Et, si cet heureux sort à ma gloire s'allie,
Je serai la reine des fleurs.

Jardins de France
Léopold Sedar Senghor



Calme jardin,
Grave jardin
Jardin aux yeux baissés au soir
Pour la nuit
Peines et rumeurs,
Toutes les angoisses bruissantes de la ville
Arrivent jusqu'à moi, glissant sur les toits lisses
,
Arrivent à la fenêtre
Penchée, tamisée par les feuilles menues et
tendres
et pensives.
Mains blanches,
Gestes délicats,
Gestes apaisants,
Mais l'appel du tam-tam
Bondissant
Par monts
Et
Continents,
Qui l'apaisera mon cœur,
A l'appel du tam- tam
Bondissant,
Véhément
Lancinant ?

Les phlox incarnadins
Emile Verhaeren



Hélas ! les temps sont loin des phlox incarnadins
Et des roses d'orgueil illuminant ses portes,
Mais, si fané soit-il et si flétri - qu'importe ! -
Je l'aime encore de tout mon cœur, notre jardin.

Sa détresse parfois m'est plus chère et plus douce
Que ne m'était sa joie aux jours brûlants d'été ;
Oh ! le dernier parfum lentement éventé
Par sa dernière fleur sur ses dernières mousses !

Les fleurs que j'aime

(Recueil : *Flours du midi*, 1836)

Louise Colet



Flours arrosées
Par les rosées
Du mois de mai,
Que je vous aime !
Vous que parsème
L'air embaumé !

Par vos guirlandes,
Les champs, les landes
Sont diaprés :
La marguerite
Modeste habite
Au bord des prés.

Le bluet jette
Sa frêle aigrette
Dans la moisson ;
Et sur les roches
Pendent les cloches
Du liseron.

Le chèvrefeuille
Mêle sa feuille
Au blanc jasmin,
Et l'églantine
Plie et s'incline
Sur le chemin.

Coupe d'opale,
Sur l'eau s'étale
Le nénufar ;
La nonpareille
Offre à l'abeille
Son doux nectar.

Sur la verveine
Le noir phalène
Vient reposer ;
La sensitive
Se meurt, craintive,
Sous un baiser.

De la pervenche
La fleur se penche
Sur le cyprès ;
L'onde qui glisse
Voit le narcisse
Fleurir tout près.

Flours virginales,
A vos rivales,
Roses et lis,
Je vous préfère,
Quand je vais faire
Dans les taillis
Une couronne
Dont j'entourne
Mes blonds cheveux,
Ou que je donne
A la Madone
Avec mes vœux.

La jacinthe (Chantefleurs)

Robert Desnos



Toutes les lampes sont éteintes
Comment voulez-vous que je voie
Combien vous me montrez de doigts ?
Dans la nuit fleurit la jacinthe,
Il fait froid,
Mes lampes sont éteintes,
Prenez la jacinthe.

Le Jasmin (Chantefleurs)

Robert Desnos



Pour hier, aujourd'hui, demain,
Faites des bouquets de jasmin,
Cueillez, cueillez à pleines mains,
Jasmin d'Espagne ou de Madère,
Jasmin de Perse ou Cavalaire,
Cueillez des bouquets de jasmin.

La bouture

(Recueil : *Les solitudes*, 1869)

René-François Sully Prudhomme



Au temps où les plaines sont vertes,
Où le ciel dore les chemins,
Où la grâce des fleurs ouvertes
Tente les lèvres et les mains,

Au mois de mai, sur sa fenêtre,
Un jeune homme avait un rosier ;
Il y laissait les roses naître
Sans les voir ni s'en soucier ;

Et les femmes qui d'aventure
Passaient près du bel arbrisseau,
En se jouant, pour leur ceinture
Pillaient les fleurs du jouvenceau.

Sous leurs doigts, d'un précoce automne
Mourait l'arbuste dévasté ;
Il perdit toute sa couronne,
Et la fenêtre sa gaîté ;

Si bien qu'un jour, de porte en porte,
Le jeune homme frappa, criant :
« Qu'une de vous me la rapporte,
La fleur qu'elle a prise en riant ! »

Mais les portes demeuraient closes.
Une à la fin pourtant s'ouvrit :
« Ah ! Viens, dit en montrant des roses
Une vierge qui lui sourit ;

Je n'ai rien pris pour ma parure ;
Mais sauvant le dernier rameau,
Vois ! J'en ai fait cette bouture,
Pour te le rendre un jour plus beau. »

Lilas

(*Chantefleurs*)

Robert Desnos



Mon premier lilas blanc
Que Lili cueille en branche,
Mon deuxième lilas quoi que vous en pensiez
Mon troisième lilas dont la tige se penche
Mon dernier lilas bien qui lilas le dernier.

Fleur solitaire

(Recueil : *Chansons des nids et des berceaux*, 1896)

André Lemoyne



À Madame de Bertha.

Par un soir ténébreux de l'arrière-saison.
Dans un coup de rafale une graine emportée,
Tombant contre les murs d'une haute prison,
Entre de vieux pavés mal joints s'est arrêtée.

Dans ce lit de hasard elle dort tout l'hiver,
Sous des blocs de granit froidement inhumée ;
Mais quand au tiède avril le ciel bleu s'est ouvert,
Elle tressaille et germe où le vent l'a semée.

Alors, comme sortant d'un funèbre sommeil,
Elle émerge à grand'peine et s'exhausse de terre,
Et d'un suprême effort aspirant au soleil
Elle frémit d'espoir, la pauvre solitaire.

Puis, grâce à de longs jets flexibles et rampants,
S'attachant par saut brusque ou par lente caresse,
Comme la vigne vierge et les rosiers grimpants,
Elle escalade enfin la haute forteresse.

Quand elle arrive au bout de son rude chemin,
Montant jusqu'au rebord d'une étroite fenêtre,
Elle étale sa fleur près d'un visage humain
Qu'elle a vu triste et pâle à la grille apparaître.

À plein cœur exhalant son parfum printanier,
La fleur s'épanouit... et meurt dans la soirée ;
Mais elle s'est ouverte aux yeux du prisonnier,
Qui seul a pu la voir, qui seul l'a respirée.

Le Gardénia

(*Chantefleurs*)

Robert Desnos



Dans un jardin en Angleterre
Il était un gardénia.
Pour en fleurir sa boutonnière,
Un vieux lord se l'approprié.
Depuis, au jardin, il n'y a,
N'y a plus de gardénia.

Rêve

(Recueil : *Le collier de griffes*, posthume, 1908)

Charles Cros



Oh ! la fleur de lys !
La noble fleur blanche,
La fleur qui se penche
Sur nos fronts pâlis !

Son parfum suave
Plus doux que le miel
Raconte le ciel,
Console l'esclave.

Son luxe éclatant
Dans la saison douce
Pousse, pousse, pousse.
Qui nous orne autant ?

La rose est coquette ;
Le glaïeul sanglant
Mais le lys est blanc
Pour la grande fête.

Oh ! le temps des rois,
Des grands capitaines,
Des phrases hautaines
Aux étrangers froids !

Le printemps s'apprête ;
Les lys vont fleurir.
Oh ! ne pas mourir
Avant cette fête.

La Lavande (*Chantefleurs*)

Robert Desnos



Lavandière, lavandière !
As-tu vu le poisson bleu
Qui nageait dans la rivière ?
Il t'apportait la lavande,
La lavande en bouquet bleu,
Poisson bleu, fleurs de lavande,
Poisson bleu.

À une tulipe

(Recueil : *Poèmes divers*, 1869)

François Coppée



Ô rare fleur, ô fleur de luxe et de décor,
Sur ta tige toujours dressée et triomphante,
Le Velasquez eût mis à la main d'une infante
Ton calice lamé d'argent, de pourpre et d'or.

Mais, détestant l'amour que ta splendeur enfante,
Maîtresse esclave, ainsi que la veuve d'Hector,
Sous la loupe d'un vieux, inutile trésor,
Tu t'alanguis dans une atmosphère étouffante.

Tu penses à tes sœurs des grands parcs, et tu
peux
Regretter le gazon des boulingrins pompeux,
La fraîcheur du jet d'eau, l'ombrage du platane ;

Car tu n'as pour amant qu'un bourgeois de Harlem,
Et dans la serre chaude, ainsi qu'en un harem,
S'exhalent sans parfum tes ennuis de sultane

L'Hortensia (*Chantefleurs*)

Robert Desnos



La belle est au bois dormant,
Hortensia bleu,
Hortensia rouge.
La belle est au bois rêvant,
Hortensia rouge,
Hortensia rouge ou bleu.
La belle est au bois aimant,
Qui l'aime le mieux ?

Les fleurs (Recueil : Poésies, 1899)

Stéphane Mallarmé



Des avalanches d'or du vieil azur, au jour
Premier et de la neige éternelle des astres
Jadis tu détachas les grands calices pour
La terre jeune encore et vierge de désastres,

Le glaïeul fauve, avec les cygnes au col fin,
Et ce divin laurier des âmes exilées
Vermeil comme le pur orteil du séraphin
Que rougit la pudeur des aurores foulées,

L'hyacinthe, le myrte à l'adorable éclair
Et, pareille à la chair de la femme, la rose
Cruelle, Hérodiade en fleur du jardin clair,
Celle qu'un sang farouche et radieux arrose !

Et tu fis la blancheur sanglotante des lys
Qui roulant sur des mers de soupirs qu'elle
effleure
À travers l'encens bleu des horizons pâlis
Monte rêveusement vers la lune qui pleure !

Hosannah sur le cistre et dans les encensoirs,
Notre dame, hosannah du jardin de nos limbes !
Et finisse l'écho par les célestes soirs,
Extase des regards, scintillement des nimbes !

Ô Mère, qui créas en ton sein juste et fort,
Calices balançant la future viole,
De grandes fleurs avec la balsamique Mort
Pour le poète las que la vie étiole.

Le lotus (Chantefleurs)

Robert Desnos



Le lotus et la grenouille,
Il pleut, il pleut, il mouille,
Surveillent le caïman,
Il pleut, il pleure, il ment.
Mais le lotus élégamment
Protège la grenouille.
Il pleut, il pleut, il mouille.

Les fleurs (Recueil : Les pleurs, 1833)

Marceline Desbordes-Valmore



Oh ! de l'air ! des parfums ! des fleurs pour me
nourrir !

Il semble que les fleurs alimentent ma vie ;
Mais elles vont mourir.... Ah ! je leur porte envie :
Mourir jeune, au soleil, Dieu ! que c'est bien mourir !

Pour éteindre une fleur il faut moins qu'un orage :
Moi, je sais qu'une larme effeuille le bonheur.
À la fleur qu'on va fuir qu'importé un long courage ?
Heureuse, elle succombe à son premier malheur !

Roseaux moins fortunés, les vents, dans leur furie,
Vous outragent longtemps sans briser votre sort ;
Ainsi, roseau qui marche en sa gloire flétrie,
L'homme achète longtemps le bienfait de la mort !

Et moi, je veux des fleurs pour appuyer ma vie ;
A leurs frêles parfums j'ai de quoi me nourrir :
Mais elles vont mourir.... Ah ! je leur porte envie ;
Mourir jeune, au soleil, Dieu ! que c'est bien mourir !

Le glaïeul (Chantefleurs)

Robert Desnos



Père Glaïeul, où est ton fils ?
Il est au cap, il est à Gand,
Il est à Nice et à Tunis,
Il est à Senlis.
Il est perroquet dans une oasis,
Glaïeul cardinal, beau glaïeul de Gand.

La pauvre fleur

(Recueil : *Les chants du crépuscule*, 1836)

Victor Hugo



La pauvre fleur disait au papillon céleste
— Ne fuis pas !
Vois comme nos destins sont différents. Je
reste,
Tu t'en vas !

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans
les hommes
Et loin d'eux,
Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous
sommes
Fleurs tous deux !

Mais, hélas ! l'air t'emporte et la terre
m'enchaîne.
Sort cruel !
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
Dans le ciel !

Mais non, tu vas trop loin ! — Parmi des fleurs
sans nombre
Vous fuyez,
Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
À mes pieds !

Tu fuis, puis tu reviens, puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs.
Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
Toute en pleurs !

Oh ! pour que notre amour coule des jours
fidèles,
Ô mon roi,
Prends comme moi racine, ou donne-moi des
ailes
Comme à toi !

Le pot de fleurs (Recueil : *La comédie de la mort*, 1838) **Théophile Gautier**



Parfois un enfant trouve une petite graine
Et tout d'abord, charmé de ses vives couleurs,
Pour la planter il prend un pot de porcelaine
Orné de dragons bleus et de bizarres fleurs.

Il s'en va. La racine en couleuvres s'allonge,
Sort de terre, fleurit et devient arbrisseau ;
Chaque jour, plus avant, son pied chevelu plonge,
Tant qu'il fasse éclater le ventre du vaisseau.

L'enfant revient ; surpris, il voit la plante grasse
Sur les débris du pot brandir ses verts poignards ;
Il la veut arracher, mais la tige est tenace ;
Il s'obstine, et ses doigts s'ensanglantent aux
dards.

Ainsi germa l'amour dans mon âme surprise ;
Je croyais ne semer qu'une fleur de printemps :
C'est un grand aloès dont la racine brise
Le pot de porcelaine aux dessins éclatants.

Les paupières des fleurs (Recueil : *Toute la lyre*, 1888 et 1893) **Victor Hugo**

Les paupières des fleurs, de larmes toujours pleines,
Ces visages brumeux qui, le soir, sur les plaines
Dessinent les vapeurs qui vont se déformant,
Ces profils dont l'ébauche apparaît dans le marbre,
Ces yeux mystérieux ouverts sur les troncs d'arbre,
Les prunelles de l'ombre et du noir firmament
Qui rayonnent partout et qu'aucun mot ne nomme,
Sont les regards de Dieu, toujours surveillant l'homme,
Par le sombre penseur entrevus vaguement.



Le jardin et la maison

(Recueil : *Le cœur innombrable*)

Anna de Noailles



Voici l'heure où le pré, les arbres et les fleurs
Dans l'air dolent et doux soupirent leurs
odeurs.

Les baies du lierre obscur où l'ombre se
recueille
Sentant venir le soir se couchent dans leurs
feuilles,

Le jet d'eau du jardin, qui monte et redescend,
Fait dans le bassin clair son bruit
rafraîchissant ;

La paisible maison respire au jour qui baisse
Les petits orangers fleurissant dans leurs
caisses.

Le feuillage qui boit les vapeurs de l'étang
Lassé des feux du jour s'apaise et se détend.

- Peu à peu la maison entr'ouvre ses fenêtres
Où tout le soir vivant et parfumé pénètre,

Et comme elle, penché sur l'horizon, mon
cœur
S'emplit d'ombre, de paix, de rêve et de
fraîcheur...

Les pavots (Recueil : *Méditations poétiques*, 1820)

Alphonse de Lamartine



Lorsque vient le soir de la vie,
Le printemps attriste le cœur :
De sa corbeille épanouie
Il s'exhale un parfum moqueur.
De toutes ces fleurs qu'il étale,
Dont l'amour ouvre le pétale,
Dont les prés éblouissent l'œil,
Hélas ! il suffit que l'on cueille
De quoi parfumer d'une feuille
L'oreiller du lit d'un cercueil.

Cueillez-moi ce pavot sauvage
Qui croît à l'ombre de ces blés :
On dit qu'il en coule un breuvage
Qui ferme les yeux accablés.
J'ai trop veillé ; mon âme est lasse
De ces rêves qu'un rêve chasse.
Que me veux-tu, printemps vermeil ?
Loin de moi ces lis et ces roses !
Que faut-il aux paupières closes ?
La fleur qui garde le sommeil !

Géraniums

Alphonse de Lamartine

Emblème de la nuit, ta fleur rougeâtre et sombre,
Géranium, attend la nuit pour embaumer.
Ton parfum hait le jour et se répand dans l'ombre.
Oh ! dites, dites-moi, vous qui savez aimer,
Dieu, comme cette fleur, n'a-t-il pas fait votre âme ?
N'est-il pas vrai qu'à ceux dont le cœur est de flamme
Le monde et la clarté sont toujours importuns ?
Et n'est-ce pas la nuit, et sous l'œil solitaire
De la lune voilée, amante du mystère,
Que l'amour doit sur nous épancher ses parfums ?



À une fleur (Recueil : *Poésies nouvelles*, 1850)
Alfred de Musset



Que me veux-tu, chère fleurette,
Aimable et charmant souvenir ?
Demi-morte et demi-coquette,
Jusqu'à moi qui te fait venir ?

Sous ce cachet enveloppée,
Tu viens de faire un long chemin.
Qu'as-tu vu ? que t'a dit la main
Qui sur le buisson t'a coupée ?

N'es-tu qu'une herbe desséchée
Qui vient achever de mourir ?
Ou ton sein, prêt à reflurir,
Renferme-t-il une pensée ?

Ta fleur, hélas ! a la blancheur
De la désolante innocence ;
Mais de la craintive espérance
Ta feuille porte la couleur.

As-tu pour moi quelque message ?
Tu peux parler, je suis discret.
Ta verdure est-elle un secret ?
Ton parfum est-il un langage ?

S'il en est ainsi, parle bas,
Mystérieuse messagère ;
S'il n'en est rien, ne réponds pas ;
Dors sur mon cœur, fraîche et légère.

Je connais trop bien cette main,
Pleine de grâce et de caprice,
Qui d'un brin de fil souple et fin
A noué ton pâle calice.

Cette main-là, petite fleur,
Ni Phidias ni Praxitèle
N'en auraient pu trouver la sœur
Qu'en prenant Vénus pour modèle.

Elle est blanche, elle est douce et belle,
Franche, dit-on, et plus encor ;
A qui saurait s'emparer d'elle
Elle peut ouvrir un trésor.

Mais elle est sage, elle est sévère ;
Quelque mal pourrait m'arriver.
Fleurette, craignons sa colère.
Ne dis rien, laisse-moi rêver.

Les fleurs (Recueil : *Méditations poétiques*, 1820)
Alphonse de Lamartine



Ô terre, vil monceau de boue
Où germent d'épineuses fleurs,
Rendons grâce à Dieu, qui secoue
Sur ton sein ses fraîches couleurs !

Sans ces urnes où goutte à goutte
Le ciel rend la force à nos pas,
Tout serait désert, et la route
Au ciel ne s'achèverait pas.

Nous dirions : — À quoi bon poursuivre
Ce sentier qui mène au cercueil ?
Puisqu'on se lasse en vain à vivre,
Mieux vaut s'arrêter sur le seuil. —

Mais pour nous cacher les distances,
Sur le chemin de nos douleurs
Tu sèmes le sol d'espérances,
Comme on borde un linceul de fleurs !

Et toi, mon cœur, cœur triste et tendre,
Où chantaient de si fraîches voix ;
Toi qui n'es plus qu'un bloc de cendre
Couvert de charbons noirs et froids,

Ah ! laisse reflurir encore
Ces lueurs d'arrière-saison !
Le soir d'été qui s'évapore
Laisse une pourpre à l'horizon.

Oui, meurs en brûlant, ô mon âme,
Sur ton bûcher d'illusions,
Comme l'astre éteignant sa flamme
S'ensevelit dans ses rayons !

Ma mère me mène au jardin
Federico Garcia Lorca



Ma mère me mène au jardin
Dans la lumière qui commence
Voir les fleurs s'ouvrir au matin
Lorsque les branches se balancent
Mille fleurs disent mille contes
A mille amoureuses, tout bas,
Tandis que le rossignol ne dit pas.

Ouverte était la rose
Avec l'aube levée,
De tendre sang si rose
Que fuyait la rosée;
Sur sa tige si chaude
Que le vent s'y brûlait,
Si brillante, si haute!
Elle s'épanouissait!

L'héliotrope répétait:
« Sur toi je viens poser mes yeux. »
« Vivante je ne t'aimerais »,
Répond le basilic en fleurs.
Violette dit: « Je suis timide. »
Rose blanche: « Je suis froideur. »
Jasmin: « Fidèle au coeur limpide. »
L'oeillet: « Je suis tout de passion. »

Le géranium (*Chantefleurs*)
Robert Desnos



Dans un pot de géranium,
Un poisson dans l'aquarium.
Géranium et poisson rouge,
Si tu bouges ; si tu bouges,
Tu n'auras pas de rhum,
Géranium, géranium,
Géranium et poisson rouge.

Mignonne, allons voir si la rose... (*Odes, I, 17*)
Pierre de Ronsard



Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vèprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las, las ses beautés laissé choir!
O vraiment marâtre Nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse:
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

L'Iris (*Chantefleurs*)
Robert Desnos



L'iris au bord du rivage
Se reflétait dans l'étang,
Bel iris sauvage
Qui rêve au beau temps.
Iris mes beaux yeux
Tu parfumes les draps blancs,
Iris merveilleux,
Iris au bord de l'étang.

Le petit jardin

Jacques Dutronc et Jacques Lanzmann



De grâce, de grâce, monsieur le promoteur,
De grâce, de grâce, préservez cette grâce
De grâce, de grâce, monsieur le promoteur
Ne coupez pas mes fleurs
C'était un petit jardin
Qui sentait bon le Métropolitain,
Qui sentait bon le bassin parisien
C'était un petit jardin
Avec un rouge-gorge dans son sapin
Avec un homme qui faisait son jardin
Au fond d'une cour à la Chaussée-d 'Antin
Mais un jour près du jardin
Passa un homme qui au revers de son veston
Portait une fleur de béton
Dans le jardin une voix chanta
{au refrain}
C'était un petit jardin
Qui sentait bon le Métropolitain
A la place du joli petit jardin
Il y a l'entrée d'un souterrain
Où sont rangées comme des parpaings
Les automobiles du centre urbain
C'était un petit jardin
Au fond d'une cour à la Chaussée-d 'Antin.
C'était un petit jardin
Au fond d'une cour à la Chaussée-d 'Antin.

Jardin du mois de mai (Recueil : *La multiple splendeur*)

Charles Trenet



Chérie, comme il fait doux. Le vent s'est endormi.
Déjà, la brume vient danser après la pluie.
Une hirondelle bleue écrit des mots d'amour dans le ciel
Et je pense aux beaux jours.

Jardin du mois de mai, où êtes-vous ce soir?
Jardin fleuri, nos cœurs se sont aimés
Par une nuit de tendre espoir.
Jardin du souvenir, mon premier rendez-vous
Désir charmant et soudain désir fou.
Tout tourne autour de nous.
Depuis, j'ai voyagé là-haut souvent dans de beaux nuages,
Changeant d'amour comme l'oiseau change de paysage...
Mais rien n'a pu changer au jardin de mon cœur.
Mon seul amour y dort vivant et nu comme une belle fleur...

Je vous écris de loin, d'un pays merveilleux
Où les choses vous parlent quand on ferme les yeux.
La chambre que j'habite est chambre de voleur
Car j'abrite la vie, le temps, les heures...

Jardin du mois de mai, vous êtes là ce soir,
Jardin fleuri où nos cœurs vont s'aimer
Dans l'ombre ardente du ciel noir.
Tes bras qui vont s'ouvrir, je les caresse encor.
Comme autrefois ta bouche est près de moi.
Je sens vibrer ton corps.
Depuis j'ai voyagé là-haut souvent dans de beaux nuages,
Changeant d'amour comme l'oiseau change de paysage...
Mais rien n'a pu changer au jardin de mon cœur.
Mon seul amour y dort vivant et nu comme une belle fleur...

La digitale
Arthur Rimbaud



D'un gradin d'or,
- parmi les cordons de soie,
les gazes grises, les velours verts et les
disques de cristal
qui noircissent comme du bronze au soleil,
- je vois la digitale s'ouvrir
sur un tapis de filigranes d'argent,
d'yeux et de chevelures.
Des pièces d'or jaune semées sur l'agate,
des piliers d'acajou supportant un dôme
d'émeraudes,
des bouquets de satin blanc
et de fines verges de rubis
entourent la rose d'eau.
Tels qu'un dieu aux énormes yeux bleus et
aux formes de neige,
la mer et le ciel attirent aux terrasses de
marbre
la foule des jeunes et fortes roses.

Un dahlia
Paul Verlaine



Courtisane au sein dur, à l'oeil opaque et brun
S'ouvrant avec lenteur comme celui d'un
boeuf,
Ton grand torse reluit ainsi qu'un marbre neuf.
Fleur grasse et riche, autour de toi ne flotte
aucun
Arôme, et la beauté sereine de ton corps
Déroule, mate, ses impeccables accords.
Tu ne sens même pas la chair, ce goût qu'au
moins
Exhalent celles-là qui vont fanant les foins,
Et tu trônes, Idole insensible à l'encens.
- Ainsi le Dahlia, roi vêtu de splendeur,
Elève sans orgueil sa tête sans odeur,
Irritant au milieu des jasmins agaçants !

Une fleur (Recueil : Loin du foyer, 1835)
Antoine de Latour



Hier, lorsqu'au matin sonnait la dixième heure,
J'allais, et je ne sais comment il arriva
Que je me retrouvai devant votre demeure,
Je ne sais où j'allais, mais je me trouvais là.

Et de tristes pensers dans mon sein murmurèrent,
Tristesses que le cœur exhale en les chantant,
Et ces pensers vers vous doucement s'élevèrent,
Comme un parfum des bois qui s'épure en montant.

Et j'avais une fleur, messagère odorante
Des premières senteurs du printemps revenu,
La porte était ouverte, et d'une main tremblante
J'y jetai cette fleur, et m'enfuis tout ému.

Va ! ton destin est beau, pauvre fleur printanière,
Car peut-être sur toi son regard tombera ;
Tes feuilles vont mourir éparses sur la terre,
Mais peut-être, en passant, son pied te foulera.

Muguet
Maurice Carême



Cloches naïves du muguet
Carillonnez !
Car voici Mai !
Sous une averse de lumière
Les arbres chantent au verger,
Et les graines du potager
Sortent en riant de la terre.
Carillonnez !
Car voici Mai !
Cloches naïves du muguet !
Les yeux brillants,
l'âme légère
Les fillettes s'en vont au bois
Rejoindre les fées qui, déjà,
Dansent en rond sur la bruyère.
Carillonnez !
Car voici Mai !
Cloches naïves du muguet !

Fleurs et couronne

Jacques Prévert



Homme

Tu as regardé la plus triste
la plus morne de toutes les fleurs de la terre
Et comme aux autres fleurs tu lui as donné un
nom

Tu l'as appelée Pensée.

Pensée

C'était comme on dit bien observé

Bien pensé

Et ces sales fleurs qui ne vivent ni ne se
fanent jamais

Tu les as appelées immortelles...

C'était bien fait pour elles...

Mais le lilas tu l'as appelé lilas

Lilas c'était tout à fait ça

Lilas... Lilas...

Aux marguerites tu as donné un nom de
femme

Ou bien aux femmes tu as donné un nom de
fleur

C'est pareil.

L'essentiel c'était que ce soit joli

Que ça fasse plaisir...

Enfin tu as donné les noms simples

à toutes les fleurs simples

Et la plus grande la plus belle

Celle qui pousse toute droite sur le fumier de
la misère

Celle qui se dresse à côté des vieux ressorts
rouillés

A côté des vieux chiens mouillés

A côté des vieux matelas éventrés

A côté des baraques de planches où vivent les
sous-alimentés

Cette fleur tellement vivante

Toute jaune toute brillante

Celle que les savants appellent Hélianthe

Toi tu l'as appelée soleil

...Soleil...

Hélas! Hélas! Hélas et beaucoup de fois hélas!

Qui regarde le soleil hein ?

Qui regarde le soleil ?

Personne ne regarde plus le soleil

Les hommes sont devenus ce qu'ils sont devenus

Des hommes intelligents...

Une fleur cancéreuse tubéreuse et méticuleuse à
leur boutonnière

Ils se promènent en regardant par terre

Et ils pensent au ciel

Ils pensent... Ils pensent... ils n'arrêtent pas de
penser...

Ils ne peuvent plus aimer les véritables fleurs
vivantes

Ils aiment les fleurs fanées les fleurs séchées

Les immortelles et les pensées

Et ils marchent dans la boue des souvenirs dans la
boue des regrets

Ils se traînent

A grand-peine

Dans les marécages du passé

Et ils traînent... ils traînent leurs chaînes

Et ils traînent les pieds au pas cadencé...

Ils avancent à grand-peine

Enlisés dans leurs Champs-Élysées

Et ils chantent à tue-tête la chanson mortuaire

Oui ils chantent

A tue-tête

Mais tout ce qui est mort dans leur tête

Pour rien au monde ils ne voudraient l'enlever

Parce que

Dans leur tête

Pousse la fleur sacrée

La sale maigre petite fleur

La fleur malade

La fleur aigre

La fleur toujours fanée

La fleur personnelle...

...La pensée...

Coquelicot

Charles Trenet

Musique de Charles Trenet et Albert Lasry (1948)



1 - Coqu'licot, coqu'licot,
Fleur des champs, coeur sauvage
Coeur en fleur du bel âge,
Coeur des champs, pas méchant.
Coqu'licot dans les blés,
Au soleil de la vie,
Rouge et ravie,
Ta p'tite âme me plaît.
Parfois, tout comm' moi,
Tu suis les rails d'un train,
D'un train qui n'pass' plus
Merveilleux ch'min plein d'entrain
Le chemin des beaux jours,
Du ciel bleu, des vacances,
Des poèmes, des romances.
Coqu'licot d'amour.

2 - Je m'souviens de Margot,
Je m'souviens de Jeannette,
Coqu'licots ou bleuettes
Je m'souviens mêm'très bien
De Suzon, de Mado.
Blondinettes ou brunettes,
Et j'entends dans ma tête
L'écho d'nos bécots.
Chacune fut exquise,
(J'leur ai conté fleurette)
Chacune fut éprise
De ma petite chansonnette.
Coqu'licots des faubourgs,
Des banlieues ou des villes,
Qui choisir entr' cent mille
Coqu'licots d'amour.

3 - Coqu'licot, coqu'licot.
Fleur des champs, coeur sauvage,
Coeur en fleur du bel âge,
Coeur des champs, pas méchant,
Troubadour des talus,
Vagabond des prairies,
Liberté de la vie,
Coqu'licot élu.
Bien mieux qu'un' fleur snob,
Qu'une orchidée, « ma chère! »
Chérie! sur ta robe
N'est-c' pas, c'est lui qu'tu préfères?
Coqu'licot des beaux jours,
Du soleil, des vacances,
Coeur ardent de la France,
Coqu'licot d'amour.

Dans le jardin des mots

(Extrait de Partage des jardins secrets)

Chloé Rolland



...
Dans le jardin des mots
verrouillé de sourires fragiles
trébuche une phrase malencontreuse
du gravier sur la langue
et voilà tu t'en vas
une corneille pose sa lanterne noire
sur les volutes du portail
signal d'alarme
attends encore un peu
que la pluie vienne
et apaise ce jardin
dans l'obscur
oratoire des herbes
où tu t'éloignes
la main indigo
de la nuit
douce et barbare
allume un instant
le regard suspendu
du renard
la lisière de la page bleutée
le bord des mots d'où l'on s'absente
tout devient rivière d'oiseaux
tout devient ruisseau d'ailes
l'histoire s'ébouriffe
les lettres font le gros dos
et la phrase lâche prise
le ciel est plumeux de paroles en l'air
une poignée de grains noirs jetée
pour être à la page
ce qu'un semis de mots est au silence
une floraison
pour être à la page
ce qu'une pluie soudaine est au sable
une vague nouvelle pleine et déliée
pour être à la page
ce qu'un chuchotement de pas est au seuil
une attente qui se nomme
pour être à la page
ce qu'un pollen d'étoiles est au ciel
une vendange d'or
que la nuit soulève et que le jour disperse

Surprise (*Les éblouissements*)

Anna de Noailles



Je méditais; soudain le jardin se révèle
Et frappe d'un seul jet mon ardente prunelle.
Je le regarde avec un plaisir éclaté;
Rire, fraîcheur, candeur, idylle de l'été!
Tout m'émeut, tout me plaît, une extase me
noie,
J'avance et je m'arrête; il semble que la joie
Était sur cet arbuste et saute dans mon coeur!
Je suis pleine d'élan, d'amour, de bonne
odeur,
Et l'azur à mon corps mêle si bien sa trame
Qu'il semble brusquement, à mon regard
surpris,
Que ce n'est pas ce pré, mais mon oeil qui
fleurit
Et que, si je voulais, sous ma paupière close
Je pourrais voir encor le soleil et la rose.

Mon jardin

Marie-Antoinette Cordina-Fontana



Mon jardin si petit, si riant, si coquet
Propose gentiment son calme et sa fraîcheur
Groupant toutes ses fleurs, il forme un grand
bouquet
Le chèvrefeuille ocré diffuse sa senteur.
Le rosier vermillon croule sous le portail
Offrant au vent léger son parfum épicé
Et s'ouvre pleinement en un large éventail
Sur le support ancien de bois entrelacé.
Le lierre allègrement monte le long du mur
Dans ses feuilles parfois se faufile un oiseau
Ce minuscule Eden couronné par l'azur
S'arrête court devant les perles d'un rideau.

Ayant poussé la porte...

Paul Verlaine



Ayant poussé la porte étroite qui chancelle,
Je me suis promené dans le petit jardin
Qu'éclairait doucement le soleil du matin,
Pailletant chaque fleur d'une humide étincelle.
Rien n'a changé. J'ai tout revu : l'humble
tonnelle
De vigne folle avec les chaises de rotin...
Je jet d'eau fait toujours son murmure argentin
Et le vieux tremble sa plainte sempiternelle.
Les roses comme avant palpitent; comme
avant,
Les grands lys orgueilleux se balancent au
vent,
Chaque alouette qui va et vient m'est connue.
Même j'ai retrouvé debout la Velléda,
Dont le plâtre s'écaille au bout de l'avenue,
- Grêle, parmi l'odeur fade du réséda.

Ô le calme jardin d'été où rien ne bouge

Emile Verhaeren



Ô le calme jardin d'été où rien ne bouge !
Sinon là-bas, vers le milieu
De l'étang clair et radieux,
Pareils à des langues de feu,
Des poissons rouges.
Ce sont nos souvenirs jouant en nos pensées
Calmes et apaisées
Et lucides - comme cette eau
De confiance et de repos.
Et l'eau s'éclaire et les poissons sautillent
Au brusque et merveilleux soleil,
Non loin des iris verts et des blanches coquilles
Et des pierres, immobiles
Autour des bords vermeils.
Et c'est doux de les voir aller, venir ainsi,
Dans la fraîcheur et la splendeur
Qui les effleure,
Sans crainte aucune et sans souci,
Qu'ils ramènent, du fond à la surface,
D'autres regrets que des regrets fugaces.

Les jardins de banlieue
Boris Vian



En banlieue
Des trains, des remblais et des gares
Et puis on y est sans crier gare
En banlieue
On quitte Paris dans la suie
Et voilà les maisons fleuries
De banlieue
L'été, y a des lilas qui chantent
Sur des rythmes de valse lente
La banlieue
Les ptits jardins bien astiqués
Les ptits rentiers tout étriqués
Les pitit's filles en robe de piqué
Et les ptites rues mal indiquées
De banlieue, de ma banlieue
Tout près d'Paris
Dans la verdure
Oh ma chérie
Pourvu qu'êta dure
Ma banlieue...
J'me rappelle, on était tout mômes
Tu vois, on vivait par là
Sens-tu le rosier qui embaume
Les narcisses et les dahlias
C'est là, on poussait la barrière
On se croyait si loin de tout
La maison était pleine de lierre
Et y avait des oiseaux partout

Le printemps
Pierre de Ronsard



Le printemps n'a point tant de fleurs,
L'automne tant de raisins mûrs,
L'été tant de chaleurs halées,
L'hiver tant de froides gelées,
Ni la mer a tant de poissons,
Ni la Beauce tant de moissons,
Ni la Bretagne tant d'arènes,
Ni l'Auvergne tant de fontaines,
Ni la nuit tant de clairs flambeaux,
Ni les forêts tant de rameaux,
Que je porte au coeur, ma maîtresse,
Pour vous de peine et de tristesse.

L'immortelle blanche
Pierre Corneille

Madrigal.



Donnez-moi vos couleurs, tulipes, anémones ;
Œillets, roses, jasmins, donnez-moi vos
odeurs ;
Des contraires saisons le froid ni les ardeurs
Ne respectent que les couronnes

Que l'on compose de mes fleurs :
Ne vous vantez donc point d'être aimables ni
belles ;
On ne peut nommer beau ce qu'efface le temps :
Pour couronner les beautés éternelles,
Et pour rendre leurs yeux contents,
Il ne faut point être mortelles,
Si vous voulez affranchir du trépas
Vos brillants, mais frêles appas,
Souffrez que j'en sois embellie,
Et, si je leur fais part de mon éternité,
Je les rendrai pareils aux appas de Julie,
Et dignes de parer sa divine beauté.

Le Camélia et le Dahlia (*Chantefleurs*)

Robert Desnos



Un troupeau de camélias,
Puis un troupeau de dahlias Ont traversé
notre pelouse.
Dahlias et camélias,
L'an est un et les mois sont douze,
Camélias et dahlias.

Le Cyclamen (*Chantefleurs*)

Robert Desnos



Le cyclamen de Clamecy,
Qui regrette tant la Savoie,
Clame par-ci, clame par-là,
De toute sa voix.
Mais il est sur la bonne voie,
Le cyclamen reverra la Savoie.

La Capucine (*Chantefleurs*)

Robert Desnos



Un pied par-ci, un pied par-là,
Voici venir la capucine.
Un pied par-ci, un pied par-là,
Voici fleurir la capucine.
Capucine par-ci,
Capucine par-là,
Par-ci par-là.

Le Coquelicot (*Chantefleurs*)

Robert Desnos



Le champ de blé met sa cocarde
Coquelicot.
Voici l'été, le temps me tarde
De voir l'arc-en-ciel reflourir.
L'orage fuit, il va mourir,
Nous irons te cueillir bientôt,
Coquelicot.

Le Bégonia (*Chantefleurs*)

Robert Desnos



Le bégogo, le bégonia
Va au papa,
Va au palais,
Boit du tafa, boit du tafai,
Prend le baba, prend le balai.
Aimable bégonia,
Délicieux ratafia,
Semons le bégonia.

La belle-de-nuit (*Chantefleurs*)

Robert Desnos



Quand je m'endors et quand je rêve
La belle-de-nuit se relève.
Elle entre dans la maison
En escaladant le balcon,
Un rayon de lune la suit,
Belle de nuit, fleur de minuit.

Le Bluet (*Chantefleurs*)

Robert Desnos



C'est la reine des hirondelles
Qui porte collier de bluets,
Bluets des champs et des javelles,
Bluets.
C'est la reine des hirondelles
Qui s'éclaire avec des chandelles
Et des bluets.

Deux ancolies

Francis Jammes



Deux ancolies se balançaient sur la colline
Et l'ancolie disait à sa sœur l'ancolie:
Je tremble devant toi et demeure confuse.
Et l'autre répondait: si dans la roche qu'use
l'eau, goutte à goutte, si je me mire, je vois
que je tremble, et je suis confuse comme
toi.
Le vent de plus en plus les berçait toutes
deux,
les emplissait d'amour et mêlait leurs cœurs
bleus

L'Églantine, l'Aubépine et la Glycine

(*Chantefleurs*)

Robert Desnos



Églantine, aubépine,
Rouge, rouge, rouge et blanc.
Glycine,
L'oiseau vole en chantant.
Églantine, aubépine,
Bouge, bouge, bouge et vlan !
Glycine, L'oiseau vole en chantant.
Et vlan, vlan, vlan !

Le Bouton d'or (*Chantefleurs*)

Robert Desnos



Un beau bateau, chargé jusqu'au sabord
De cent millions de boutons d'or,
Vient de Chine ou San- Salvador.
Le roi Nabuchodonosor
Il brait, il mange, il boit, il dort,
Il n'aura pas de boutons d'or.

Le jardin précieux

Raymond Queneau



Les pourpres hortensias timides en leur coin
écoutaient les clochettes à l'entrée du jardin
Les galants gardénias dans leurs suaves
pourpoints
entendaient le doux cri des arbres enfantins
Les charmants géraniums agiles et mutins
se lavaient les cheveux tout autour du
bassin
Les violettes émues en robe de satin
tendrement respiraient le bon air du matin
Une gentille fillette avec un sécateur
en fit tout un bouquet - la fin de ce bonheur

L'angélique (*Chantefleurs*)

Robert Desnos



Ravissante angélique
La mésange a chanté,
Disant dans sa musique
La douceur de l'été.
Angélique du soir,
Mésange des beaux jours,
Angélique d'espoir,
Angélique d'amour.

Pétition d'une fleur (Recueil : Poésies et nouvelles, 1840)

Sophie d'Arbouville

À une dame châtelaine.
(Pour la construction d'une serre.)



Pauvre fleur, qu'un rayon du soleil fit éclore,
Pauvre fleur, dont les jours n'ont qu'une courte
aurore,

Il me faut, au printemps, le soleil du bon Dieu,
Et quand l'hiver arrive, un asile et du feu.

On m'a dit — j'en frémis ! — qu'au foyer de la
serre

Je n'aurai plus ma place, et mourrai sur la
terre

Au jour où l'hirondelle, en fuyant les frimas,
Vole vers les pays où l'hiver ne vient pas.

Et moi, qui de l'oiseau n'ai pas l'aile légère,
Sur toi, contre le froid, j'avais compté, ma
mère !

Pourquoi m'abandonner ? Pauvre petite fleur,
Ne t'ai-je pas offert l'éclat de ma couleur,
Mon suave parfum, jusqu'aux jours de
l'automne ?

Ne t'ai-je pas donné ce que le ciel me donne ?

Si tu savais, ma mère, il est dans ce vallon,
Non loin de ton domaine, un jeune papillon
Qui versera des pleurs, et mourra de sa peine,
En ne me voyant plus à la saison prochaine.

Des sucres des autres fleurs ne voulant se
nourrir,

Fidèle à son amie, il lui faudra mourir !...

Puis une abeille aussi, sur mon destin,
s'alarme :

Sur ses ailes j'ai vu briller plus d'une larme ;
Elle m'aime, et m'a dit que jamais, sous le ciel,
Jeune fleur dans son sein n'avait eu plus doux
miel.

Souvent une fourmi, contre le vent d'orage,
Vient chercher vers le soir l'abri de mon
feuillage.

Te parlerai-je aussi de l'insecte filant,
Qui, sur mes verts rameaux s'avançant d'un pas
lent,

De son réseau léger appuyé sur ma tige,
À tout ce qui dans l'air ou bourdonne ou voltige,
Tend un piège adroit, laborieux labeur

Que ta main va détruire en détruisant ma fleur ?
Et puis, quand vient la nuit, un petit ver qui brille

Me choisit chaque soir, et son feu qui scintille,
Lorsque mes sœurs n'ont plus pour elles que
l'odeur,

Me permet de montrer l'éclat de ma couleur.

Tu vois, je suis aimée ! et cette heureuse vie,
Me serait, à l'hiver, par tes ordres ravie ?...

C'est ton or qui m'a fait quitter mon beau pays,
Où, des froids ouragans je n'avais nuls soucis ;
Aussi je pleurais bien au moment du voyage...

— L'exil est un malheur qu'on comprend à tout
âge !

Mais une vieille fleur, estimée en tous lieux,
M'a dit qu'auprès de toi mon sort serait heureux ;

Qu'elle avait souvenir, jusques en sa vieillesse,
D'avoir fleuri pour toi du temps de sa jeunesse ;

Qu'aussitôt qu'on te voit, t'aimer est un devoir,
Qu'aimer paraît bien doux quand on vient de te

voir ;
Que tu n'as pas un cœur qui trompe l'espérance,
Que les amis te sont plus chers dans la souffrance,
Et que petite fleur, flétrie et sans odeur,

Trouverait à l'hiver pitié pour son malheur ;
Que tout ce qui gémit, s'incline, souffre et pleure,

Cherche, sans se tromper, secours dans ta
demeure ;

Que, tes soins maternels éloignant les autans,
Auprès de toi toujours on se croit au printemps !

Allons, construis pour nous une heureuse retraite,
Et Dieu te bénira... car c'est lui qui m'a faite,

Et simple fleur des champs, quoique bien loin des
cieux,

Comme le chêne altier, trouve place à ses yeux.

Jardin du mois de mai
Paroles et Musique: Charles Trénet



Chérie, comme il fait doux. Le vent s'est endormi.
Déjà, la brume vient danser après la pluie.
Une hirondelle bleue écrit des mots d'amour
Dans le ciel et je pense aux beaux jours...
Jardin du mois de mai, où êtes-vous ce soir ?
Jardin fleuri, nos cœurs se sont aimés
Par une nuit de tendre espoir.
Jardin du souvenir, mon premier rendez-vous.
Désir charmant et soudain désir fou.
Tout tourne autour de nous.
Depuis, j'ai voyagé là-haut souvent dans de beaux nuages,
Changeant d'amour comme l'oiseau change de paysage.
..
Mais rien n'a pu changer au jardin de mon cœur.
Mon seul amour y dort vivant et nu comme une belle fleur...
Je vous écris de loin, d'un pays merveilleux
Où les choses vous parlent quand on ferme les yeux.
La chambre que j'habite est chambre de voleur
Car j'abrite la vie, le temps, les heures...
Jardin du mois de mai, vous êtes là ce soir,
Jardin fleuri où nos cœurs vont s'aimer
Dans l'ombre ardente du ciel noir.
Tes bras qui vont s'ouvrir, je les caresse encor.
Comme autrefois ta bouche est près de moi.
Je sens vibrer ton corps.
Depuis j'ai voyagé là-haut souvent dans de beaux nuages,
Changeant d'amour comme l'oiseau change de paysage.
...
Mais rien n'a pu changer au jardin de mon cœur.
Mon seul amour y dort vivant et nu comme une belle fleur...
Jardin du mois de mai

Les lilas et les roses (*Le Crève-Cœur*)
Louis Aragon



O mois des floraisons mois des métamorphoses
Mai qui fut sans nuage et Juin poignardé
Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses
Ni ceux que le printemps dans les plis a gardés
Je n'oublierai jamais l'illusion tragique
Le cortège les cris la foule et le soleil
Les chars chargés d'amour les dons de la Belgique
L'air qui tremble et la route à ce bourdon d'abeilles
Le triomphe imprudent qui prime la querelle
Le sang que préfigure en carmin le baiser
Et ceux qui vont mourir debout dans les tourelles
Entourés de lilas par un peuple grisé
Je n'oublierai jamais les jardins de la France
Semblables aux missels des siècles disparus
Ni le trouble des soirs l'énigme du silence
Les roses tout le long du chemin parcouru
Le démenti des fleurs au vent de la panique
Aux soldats qui passaient sur l'aile de la peur
Aux vélos délirants aux canons ironiques
Au pitoyable accoutrement des faux campeurs
Mais je ne sais pourquoi ce tourbillon d'images
Me ramène toujours au même point d'arrêt
A Sainte-Marthe Un général De noirs ramages
Une villa normande au bord de la forêt
Tout se tait L'ennemi dans l'ombre se repose
On nous a dit ce soir que Paris s'est rendu
Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses
Et ni les deux amours que nous avons perdus
Bouquets du premier jour lilas lilas des Flandres
Douceur de l'ombre dont la mort farde les joues
Et vous bouquets de la retraite roses tendres
Couleur de l'incendie au loin roses d'Anjou

Bonjour !
Paul Géraudy



Comme un diable au fond de sa boîte,
le bourgeon s'est tenu caché...
mais dans sa prison trop étroite
il baille et voudrait respirer.

Il entend des chants, des bruits d'ailes,
il a soif de grand jour et d'air...
il voudrait savoir les nouvelles,
il fait craquer son corset vert.

Puis, d'un geste brusque, il déchire
son habit étroit et trop court
"enfin, se dit-il, je respire,
je vis, je suis libre... bonjour !"

À l'aube du printemps
Paul Bergèse



À l'aube du printemps,
Comme un coucou malin,
Dans le douillet du nid
D'une grive insouciante,
Entre les œufs bleutés,
J'ai glissé mon poème
Pour qu'il sache chanter.
Et maintenant j'attends
L'éclosion avec hâte
Pour savoir si mes mots
Sauront aussi voler.

Premier sourire du printemps (*Émaux et camées*)
Théophile GAUTIER



Tandis qu'à leurs oeuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne,
Il s'en va, furtif perruquier,
Avec une houpe de cygne,
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose ;
Lui descend au jardin désert,
Et lace les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges,
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème aux prés les perce-neiges
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine
Où le cerf boit, l'oreille au guet,
De sa main cachée il égrène
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,
Il met la fraise au teint vermeil,
Et te tresse un chapeau de feuilles
Pour te garantir du soleil.

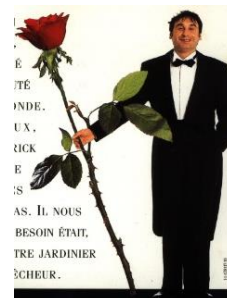
Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son règne va finir,
Au seuil d'avril tournant la tête,
Il dit : " Printemps, tu peux venir ! "

Le Muguet (Recueil : Chantefleurs)
Robert Desnos



Un bouquet de muguet,
Deux bouquets de muguet,
Au guet ! Au guet !
Mes amis, il m'en souviendrait,
Chaque printemps au premier mai.
Trois bouquets de muguet,
Gai ! gai !
Au premier mai,
Franc bouquet de muguet.

La rose à voix de soprano
(Le Parterre d'Hyacinthe, in Destinée arbitraire, 1975)
Robert Desnos



La rose à voix de soprano
joue la nuit du piano
Cela charme les monts et la plaine
le Rhin, la Loire et la Seine
et les fées et les sirènes
dans leurs palais de roseaux

La rose à voix de soprano
est connue même à Concarno
à Fosse-Repose et à Locarno
Et dans les faubourgs de Kovno
Et sur les plages de Bornéo
Et dans tous les châteaux à créneaux.

Rouge assoiffée

Claudine Bertrand

© Éditions Typo

PRINTEMPS
POÈMES

Avant que la mer ne crache
Avant que la mer ne crache
sa vague de fond
avant que la tornade
ne détruise maisons villes et villages
ne divise le monde

Le désir était déjà
foudre sans nom

et je nage

Zéno Bianu

© Éditions Le Castor Astral

PRINTEMPS
POÈMES

et je nage
dans cette eau d'avant tous les ciels
en haute et douce écume
et je nage
là où tous les deltas
commencent
à remonter vers leurs sources
et je nage dans cette eau si eau
qu'elle en devient
rêve liquide
offrande de silence
mille siècles de vie

2 octobre et je suis furieux

Daniel Biga

© Éditions Unes

PRINTEMPS
POÈTES

2 octobre et je suis furieux car ce que je voudrais dire je ne parviendrai vraisemblablement pas à le dire je n'essayerai pas véritablement et je suis triste car ce que je voudrais dire au fond exactement je ne le sais pas tout à fait et même pas du tout Je ne saurais pas l'écrire Je fais partie de ces hommes entre 5 et 95 ans fuyeurs chômeurs retraités convalescents chroniques que vous voyez errer lentement bizarrement mal habillés dans les ports sur les quais dans les jardins publics le long des rivières des routes nationales et vicinales dans les rues de toutes les agglomérations je fais partie de ces hommes de 7 à 77 ans presque tous lecteurs de Tintin et des offres d'emploi Je marche dans l'instant mais je me souviens Je marche dans l'instant mais j'espère JE NE SAIS PAS MARCHER DANS L'INSTANT ! Je marche dans le soleil mais hier il a plu je marche dans le soleil mais demain sera froid je m'inquiète et je marche déjà demain et je suis furieux car je ne sais pas marcher dans le soleil d'aujourd'hui

Il pleut des cordes

Alain Borer

Noème inédit

PRINTEMPS
POÈTES

Il pleut des cordes

j'en profite

pour grimper

au septième ciel

Quelle Ardeur
Pascal Commère

Poème extrait de
Vessies, lanternes, autres bêtes cornues
© Éditions Obsidiane



– Mais quelle ardeur soudain s’est emparée de nous,
ajoutant à la vitesse l’ombre filiforme des clôtures ?
Quand la pisse d’une vache cambrée jette
l’arc-en-ciel aux nues. Un nuage passe – le soleil.

Les miroirs ?
On les traversera.

Alain Freixe
© Éditions L’Amourier



Les miroirs ?

On les traversera.

Dans la nuit des poèmes. Ou celle des images. Quand
l’œil fend les paupières et la langue les secrets. Vers
quel jour ?

Un jour de nom mortel dont on ne sait rien que cette
saveur de terre.

Un jour de grand soleil, d’orties orageuses et de roses
muettes. Un jour à jeter l’épervier sur nos eaux
périssables, nos rivières aux présents menacés, pour
quelques poignées de ciel.

Et libre rivière, passer !

Je dédie mes poèmes

Anise Koltz

Poème extrait de Galaxies intérieures

© Éditions Arfuyen

PRINTEMPS
POÈTES

Je dédie mes poèmes
à tout ce que je ne comprends pas

À tout ce qui existe
et que je ne vois pas

Je les dédie au silence
qui se trouve au fond
de chaque fracas

Trinquant à la santé du bleu

Maximine

© Éditions Arfuyen

PRINTEMPS
POÈTES

Trinquant à la santé du bleu
Rouges appels aux véhémences
De quels feux êtes-vous semences
Pivoines nées coiffées des dieux

On dit que les printemps sont doux
Je dis moi – et je suis poète –
Qu'ils sont un peu comme vous êtes
Excédés farfelus et fous

Mais qu'elle est noble leur folie
Grandiose votre douleur
Tragédiennes entre les fleurs
– Il faut mourir – Aimons la vie

Ni TGV ni tortillard

Marcel Moreau

© Éditions Arfuyen

PRINTEMPS
POÈMES

Ni TGV ni tortillard, le train roule à la juste vitesse. Celle des mots qu'il faut dire pour les impressions fuyantes, les torpeurs magnétiques. Dans ma tête, une écriture court, bondit, s'abat, me revient, trempée de pluie. Ce train a la cadence qui convient aux pensées dévorantes comme aux voluptés languides. Euphorie et déploration se chevauchent, s'emmêlent, se dénouent d'un village à l'autre, de toundra en taïga. Flèche, l'esprit se fiche tantôt dans un flou, tantôt dans une certitude Il ramène à lui une dissipation de nains aussi bien qu'un géant ostensible. J'ai même vu un soleil bronzer des hameaux transis. C'était comme une tendresse tombée du ciel. La lumière qui habite la flaque est livide. Étinceler, pour ces eaux, c'est pâlir en beauté, monter du réel à l'irréel. En ce moment de l'année, le soleil ne réchauffe pas, mais sa caresse relève les formes affalées, redresse celles qu'on croit accroupies, lèche celles que l'on pense englouties. Il ne darde pas, mais les perles qui dansent à la pointe des feuilles, et l'argentine nouvelle sur les écorces blêmes, c'est lui. Ces miraculés de la sève qui défilent, c'est lui encore.

Nous comptons deux fois
Serge Pey

© Dernier télégramme



- i. Nous comptons deux fois
- ii. nos pas courts
- iii. au bout de nos sandales
- iv. puis encore deux fois
- v. nos pas longs
- vi. Et encore les courts deux fois
- vii. et les longs quatre fois
- viii. jusqu'à compter les pieds
- ix. de l'infini
- x. Puis encore deux fois
- xi. pour être plus grand
- xii. que le nombre du sable
- xiii. qui compte nos pieds
- xiv. Deux fois nos pas courts
- xv. et deux fois nos pas longs
- xvi. pour allonger l'infini
- xvii. d'un pas plus grand que lui
- xviii. Nous comptons nos pieds nus
- xix. jusqu'aux pieds nus
- xx. des morts qui dansent à l'envers
- xxi. dans nos épaules
- xxii. Et encore quatre fois nos pas courts
- xxiii. les bras baissés
- xxiv. et six fois nos pas longs
- xxv. les bras levés
- xxvi. Sans nous arrêter

Elle
Eric Sarner
Cœur Chronique
© Éditions Le Castor Astral

PRINTEMPS
POÈTES

Elle
noire de la jupe aux cheveux
des yeux jusqu'au corsage
bouche mince
et rouge comme noire
je me rappelle son pas
glissando
une brise retenue
un tigre insomniaque et fiévreux
le nom d'une fleur mauve
quand je remontais du port
Goûter sa salive

Je veux joie
Hélène Sanguinetti
© Éditions La Lettre volée



Le géant court sur la steppe, il court, courant il pense
à sa fiancée perdue, courir pense, ne pense qu'à elle
perdue,
Que pense la steppe sous ses pas leur fureur
est terrible, que pense-t-elle de la pensée du géant qui
court
et de la fiancée, il la tenait dans sa main,
la montait jusqu'au bord des yeux, qu'elle parle mais
qu'elle
parle en se tortillant sur ses doigts,
assise là se tortillant
elle lui disait de jolies choses
qu'il ne comprenait pas, il était
heureux
heureux
heureux à cette époque

Je veux joie, je veux joie, je veux joie.

Vivant, toi, salut !

Ariel Spiegler

© Éditions Corvelour – Revue Nunc



Vivant, toi, salut !

Nous sommes vivants.

Toi l'adorable à la vie brève et à la vie tout court,
salut ! Salut !

Vers quoi nous levons-nous ?

Ta salive délivre les sourds-muets
et laisse dans la bouche
une envie de rire pour toujours.

D'où vient ce matin de décembre ?

Bienvenu dans la chair,
toi son hôte candide, et sauve-nous !

L'ardeur

Anna de Noailles

In *Le cœur innombrable* (1901)



Rire ou pleurer, mais que le cœur

Soit plein de parfums comme un vase,

Et contienne jusqu'à l'extase

La force vive ou la langueur.

***Ardeur des sens,
ardeur des cœurs***
Émile Verhaeren

PRINTEMPS
DES
POÈTES

Ardeur des sens, ardeur des cœurs, ardeur des
âmes,
Vains mots créés par ceux qui diminuent l'amour ;
Soleil, tu ne distingues pas d'entre tes flammes
Celles du soir, de l'aube ou du midi des jours.

Tu marches aveuglé par ta propre lumière,
Dans le torride azur, sous les grands cieux cintrés,
Ne sachant rien, sinon que ta force est plénière
Et que ton feu travaille aux mystères sacrés.

Car aimer, c'est agir et s'exalter sans trêve ;
O toi, dont la douceur baigne mon cœur altier,
A quoi bon soupeser l'or pur de notre rêve ?
Je t'aime tout entière, avec mon être entier.

De ma vie
Angèle Vannier



De ma vie je n'ai jamais vu
Plus beau visage que sa voix
Ses yeux portent l'âme des eaux
Blessées à mort depuis des siècles
Par le silence des grands bois
Son front descend de la lumière
Comme l'Égypte du mystère
Et sa bouche a juste le poids
Le poids terrible du bonheur
Que pouvait supporter mon cœur.

Passion
Zéno Bianu

PRINTEMPS
DES
POÈTES

c'était on ne sait quoi de submergé c'était
c'était je ne sais quoi comme un frisson d'éclipse
un grand éclat de vide au cœur des densités
un précipice ouvert in the touch of your lips

le cœur qui va le cœur qui voit à coups de sonde
c'était je ne sais guère une étoile transie
c'était je ne sais plus avant les premiers mondes
avant de te connaître et d'oublier la nuit

c'était un abandon aux langues inconnues
une infinie passion pour la parole vive
c'était c'était jusqu'au diamant du leitmotiv

c'était le bel amour vous l'avez reconnu
celui qui n'attend pas le pur l'incontesté
c'était on ne sait quoi de submergé c'était